

Une lettre d'Aimée Desplantes à Eugène Sue. Lecture, écriture, identité sociale

In: Genèses, 18, 1995. pp. 132-151.

Citer ce document / Cite this document :

Lyon-Caen Judith. Une lettre d'Aimée Desplantes à Eugène Sue. Lecture, écriture, identité sociale. In: Genèses, 18, 1995. pp. 132-151.

doi : 10.3406/genes.1995.1283

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1995_num_18_1_1283

Une lettre d'Aimée Desplantes à Eugène Sue

Lecture, écriture, identité sociale¹

Judith Lyon-Caen



1. Cette note reprend certaines hypothèses élaborées dans notre mémoire de maîtrise préparé sous la direction d'Alain Corbin.

2. C'est ainsi que H. R. Jauss a utilisé le courrier des lecteurs reçu par Jean-Jacques Rousseau à propos de *La Nouvelle Héloïse* : «*La Nouvelle Héloïse* de Rousseau et le *Werther* de Goethe à l'intérieur du changement d'horizon entre le Siècle des Lumières et l'idéalisme allemand», *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, pour la traduction française.

3. Sur le développement de la correspondance et les usages de la lettre au XIX^e siècle, cf. l'ouvrage fondamental dirigé par Roger Chartier, *La correspondance*, Paris, Fayard, 1991. Pour le journal intime, voir Philippe Lejeune, *Le Moi des Demoiselles*, Paris, Seuil, 1993.

4. Cependant, l'utilisation des lettres aux écrivains pose d'emblée un problème de méthode. Si toutes ces lettres sont des textes singuliers, nous devons, pour les étudier, abolir leurs singularités, procéder à des regroupements, réduire les écarts entre les discours.

Quel type de représentativité ont de tels regroupements ? Quelle peut être la validité des résultats obtenus ?

Aussi, la réalité que nous essayons d'atteindre et de comprendre en décryptant les enjeux des lettres écrites aux écrivains doit être prudemment soupesée : quelle réalité pouvons-nous au juste prétendre viser ?

Écriture ordinaire, souvent maladroite et répétitive, enracinée dans un contexte littéraire étroit, les courriers des lecteurs des grands écrivains du XIX^e siècle nous semblent muets, inutiles ou rebelles à toute interprétation historique. Pourtant, si l'intimité des moments de lecture s'enveloppe d'une irréductible opacité, ces lettres adressées au grand écrivain constituent les traces de lectures individuelles, et ainsi des exemples de compréhension d'une œuvre littéraire ; elles intéressent dès lors les spécialistes de la réception².

Nous avons voulu, pour notre part, nous arrêter sur la prise de plume. Pourquoi écrire à celui dont l'œuvre nous a émus ? Ces lettres sont les fragments d'une écriture intime, née de l'expérience extraordinaire de la lecture, écriture sans modèle, sans précédent, vertigineuse, qui ne peut nullement prendre appui sur une connaissance certaine de l'auteur qu'elle vise. Pour chacun de leurs rédacteurs, la lettre à un écrivain est un moment unique où l'individu veut se livrer, se rendre compréhensible à un autre, aperçu à travers sa seule œuvre. Elle s'apparente, par ce déploiement du moi, à une pratique qui se diffuse largement en même temps qu'elle, le journal intime³.

Comment interpréter ce passage de la lecture à l'écriture ? Écriture de gens ordinaires, qui passe rarement à la postérité, la lettre à l'écrivain nous invite à étudier non seulement la capacité des individus à lire, l'importance qu'ils donnent à la littérature, leurs différentes réceptions des textes, mais encore les figures sociales de l'écrivain, les aptitudes à prendre la plume, les significations et les enjeux de cette écriture, et ce, à travers les époques et les groupes sociaux où elle s'est diffusée⁴.

Le 19 juin 1842, lorsque Eugène Sue publie le premier épisode des *Mystères de*

Paris dans le *Journal des Débats*, il ne se doute pas qu'il va écrire, en près d'un an et demi, l'un des plus grands succès populaires de son temps. Le livre choque les uns, enchante les autres, mais occupe les conversations. Succès populaire quasi total : livre sur le peuple, écrit pour le peuple dans un journal qui tente de rattraper le retard pris sur la très récente presse à bon marché, il est élu par le peuple. Eugène Sue, dandy insolent, anglomane, membre fondateur du Jockey-Club, devient le philanthrope qui sera député de la Montagne en 1850. Il se transforme ainsi en un écrivain du peuple, sinon par son origine sociale, du moins par les convictions qu'on lui prête désormais. Quelle part de calcul mit-il dans cette métamorphose, peu nous importe. Les *Mystères de Paris* ont déchaîné les passions et dépité plus d'un concurrent. Sainte-Beuve note, d'une plume acide, quelques jours avant la fin des *Mystères*, ce signe du succès : «On dit qu'il a reçu, à l'heure qu'il est plus de onze cents lettres relatives aux *Mystères de Paris*, magistrats qui lui soumettent leurs idées, jeunes filles qui lui offrent leur cœur. Il pourra publier tout cela en appendice. Ce ne sera pas le volume le moins piquant. Il se propose, dit-on, de le faire en ôtant les noms⁵.»

Vanité de l'auteur, scrupules d'un héritier ou manie de collectionneur, une partie de ces lettres a été mystérieusement conservée et se trouve aujourd'hui dans les archives de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris⁶ sous un titre alléchant mais trompeur, *Correspondance d'Eugène Sue relative aux Mystères de Paris*⁷. En réalité, les réponses d'Eugène Sue à ses lecteurs ne figurent pas dans ce recueil, qui est d'ailleurs incomplet puisque certaines lettres semblent ne pas être les premières⁸. Les lettres ont toutes été écrites entre juin 1842 et février 1844⁹, et sont strictement contemporaines de la parution du feuilleton dans le *Journal des Débats*,

de la publication du roman chez Gosselin, enfin de la mise en scène du drame tiré du roman au Théâtre de la Porte-Saint-Martin¹⁰. Quelques-unes demandent des secours moraux ou financiers, parfois du travail ; d'autres ne sont que l'expression d'un enthousiasme sans bornes pour le roman, d'une admiration passionnée pour son auteur ; d'autres encore veulent apporter des éléments qui pourraient aider Sue à compléter ou à corriger son roman. Enfin, certaines sont tout cela à la fois, des récits de vie qui viennent justifier une demande, et prouver la justesse des critiques de Sue envers la société.

Nous n'évoquerons pas ici les différents éléments qui ont pu inciter à l'écriture. Soulignons, en revanche, qu'il est assez difficile d'identifier tous les scripteurs et de dessiner précisément le visage social de ce fragment du public de Sue. Tous ne disent pas qui ils sont. Cependant les différences sociales se marquent bien dans la maîtrise de la langue écrite et des normes épistolaires. Enfin, certains groupes bien délimités apparaissent : des grandes dames du Tout Paris et des notables philanthropes, des ouvriers socialistes, et un groupe de «pauvres gens» dont les membres se définissent comme tels. En dehors de ces groupes, les individus se taisent ou se livrent par des itinéraires sociaux complexes, en s'entourant d'un discours proliférant sur eux-mêmes.

Ces lettres sont donc le lieu où se déploie un discours sur soi, fût-il elliptique, parce que, pour tous leurs rédacteurs, leur acte d'écriture se justifie par leur expérience individuelle, et seulement par elle. Lorsqu'il s'agit de demandes, il faut les justifier et garantir leur succès par une mise en relief de leur caractère exceptionnel. Lorsqu'il s'agit de longues plaintes, assorties de demandes de secours ou de conseils, il faut raconter sa vie. Lorsqu'il s'agit d'offres de

service, il faut se mettre en valeur. Et quand l'acte d'écriture semble aller de soi, peut-être faut-il interroger les raisons de ce silence. Tous ces textes donnent donc à lire un discours sur les questions de l'identité sociale et sur le rapport à l'écriture, par l'intermédiaire de références constantes au roman.

L'origine de ces écritures de soi est en effet étroitement liée à une expérience de la lecture du roman. Le roman est ce par quoi la société devenait lisible par le lecteur. Les lecteurs rédacteurs manifestent non seulement un rapport de fascination pour le roman et son auteur, mais encore une extrême gravité à l'égard du romanesque, puisque c'est dans la lecture que naît le désir d'une écriture très sérieuse, où l'on parle de soi. Cependant les façons de considérer la lecture et le roman ne sont pas uniformes : à l'intérieur de l'ensemble des représentations de la lecture, apparaissent des différences que l'on peut référer à des lieux sociaux variés.



5. Lettre de Sainte-Beuve à Juste Olivier, datée du 6 Octobre 1843. Voir Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, tome 5, Paris, Stock, 1935.

6. Elles peuvent être consultées sous la cote C.P. 3935.

7. Cette correspondance a déjà donné lieu à plusieurs travaux, parmi lesquels : Bruno Bellotto, *Texte et lecteurs. L'imaginaire des Mystères de Paris*, Thèse de l'Université de Savoie, 1984 ; Brinja Svane, « Si les riches savaient ! », *Le monde d'Eugène Sue*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1986, en particulier le tome 2, *Les lecteurs d'Eugène Sue* ; Anne-Marie Thiesse, « L'éducation sociale d'un romancier : le cas d'Eugène Sue », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, n°32-33.

8. Nous avons dénombré 369 lettres, récits, poèmes, chansons et imprimés.

9. Sauf une dizaine de lettres antérieures, qui ont trait à la publication du précédent roman de Sue, *Mathilde*.

10. La première représentation eut lieu le 13 février 1844.

11. On pourrait étendre la notion de « braconnage » élaborée à propos de la lecture par Michel de Certeau dans *L'Invention du Quotidien, 1. Arts de Faire*, Paris, Gallimard, nouvelle édition 1990.

Le monde romanesque tient une place privilégiée dans le monde décrit par les lecteurs, surtout lorsque la lettre est récit de vie. La lettre est en effet le lieu d'appropriation de la lecture. L'écriture se fait parfois mimétique du roman de Sue ; elle se déploie toujours comme une quête de sa propre identité dans le monde social, grâce au roman. Les formes de lisibilité apportées par le roman sont réinvesties pour affirmer la complexité et la richesse de son identité ; les différents bricolages littéraires élaborés avec les stéréotypes romanesques¹¹ peuvent être référés à la distance sociale qui sépare le lecteur du monde de la production littéraire. Toutefois l'enjeu de cette écriture n'est rien moins que la possibilité de se dire comme sujet autonome et de ne pas subir les désignations imposées, le langage des autres. Nous avons pu distinguer plusieurs types

d'affirmation du sujet : celle-ci peut avoir lieu à l'intérieur de l'écriture, par le mélange des genres, qui produit un sens propre, ou par une maîtrise de l'écriture, l'élaboration d'un style élevé, qui caractérise une certaine écriture féminine cultivée. Elle peut aussi avoir lieu en dehors de l'écriture. Ainsi, les ouvriers socialistes s'affirment en niant toute fascination pour l'auteur et l'écriture romanesque philanthropique. Enfin, ceux dont les seules ressources littéraires résident dans une écriture mimétique insistent sur la singularité de leur situation et soulignent leur valeur morale.

Nous avons choisi ici de publier la plus longue lettre envoyée à Sue, que nous avons nommée «le récit d'Aimée Desplantes», parce qu'il nous semble que tous les problèmes que nous venons d'évoquer se retrouvent dans cette lettre écrite par la femme d'un ancien forçat devenu ouvrier serrurier. L'écriture d'Aimée Desplantes est saisissante : cette femme est une rédactrice fanatique autant qu'une lectrice. Elle a mis sans doute plusieurs heures pour écrire sa lettre. La lecture n'est pas moins essentielle pour elle : elle revendique son goût littéraire, préservé malgré son destin, et sa passion de la lecture (elle se présente comme une «liseuse finie») comme les dernières marques de l'éducation qu'elle a reçue très jeune, avant la ruine de ses parents et la mort précoce de son père, marchand de chevaux. Les livres et le rapport privilégié qu'elle a avec eux sont les signes ultimes d'une origine plus aisée et d'espérances toujours déçues. Elle a tenté d'ailleurs de vivre de cette passion, lorsqu'elle a repris le cabinet de lecture de sa belle-mère. Le récit de la déchéance sociale est imbriqué dans le récit des faillites successives. L'emprisonnement du mari est une épreuve à la fois financière, psychologique et sociale qui répète et redouble les épreuves de l'enfance (faillite et

mort du père, misère). Elle décrit avec une remarquable précision ses tentatives désespérées de survie et ses échecs, les redoutables enchaînements des «mauvaises fréquentations» de son mari, de la perte de réputation et des coups du sort : condamnation du mari comme récidiviste, réprobation du propriétaire, escroquerie des fournisseurs, fuite dans un autre quartier puis dans une autre ville, vol de toute son épargne lors d'un de ces voyages désespérés, plus récemment maladie de son mari. On mesure grâce à ce récit à la fois combien la réputation est un enjeu tant économique que moral et combien l'absence de toute «protection sociale» rend précaire toute réussite.

En écrivant à Sue dans un milieu sinon illettré, du moins éloigné de l'écriture, elle rejoint cette origine, elle veut effacer son déclassement. La fréquentation des livres, la fréquentation (fût-elle imaginaire) des écrivains, c'est la face positive d'un isolement social à la fois subi et choisi, c'est un moyen de rompre avec son milieu social. Elle le dit clairement : «Nous vivons comme de vrais parias, ne fréquentant personne, car ceux qui feraient bien société avec nous, nous n'en voudrions pas. Bien au-dessus d'eux par les sentiments et l'éducation nous ne pourrions nous plaire à leur conversation triviale.» Mais elle sait ne pas avoir les moyens de s'insérer dans une autre société, qui lui conviendrait mieux : «D'autres ne voudraient peut-être pas à cause de la position de mon mari ou notre pauvreté qui ne nous permet aucune dépense, et nous sommes trop fiers pour rechercher des gens qui auraient l'air de nous faire une faveur soit en nous recevant, soit en venant chez nous.» L'écrivain, lui, est suffisamment loin et suffisamment haut pour qu'elle puisse le supplier, mettre «toute fierté de côté» avec lui, ne pas craindre de lui demander non pas sa compagnie (elle l'a déjà par ses livres et cette

lettre) mais de l'argent, non pas une «aumône» mais un «prêt»¹² : tant il est vrai qu'il n'y a pas, pour Aimée Desplantes, de frontières tranchées entre la culture, les valeurs morales, les relations sociales et l'argent. Elle est d'ailleurs obsédée par la crainte de voir son jeune fils Gustave cesser ses études trop tôt, à cause de leurs difficultés financières. Dans une lettre ultérieure, elle dévoile à Sue son rêve : que son fils aille au collège et devienne instituteur. Il aurait ainsi la destinée qui aurait pu être la sienne.

La lettre d'Aimée Desplantes est exemplaire sans doute par sa clarté ; mais elle est aussi spectaculaire par son braconnage quasi virtuose dans les différents genres littéraires. Le bricolage fonde d'ailleurs une véritable rhétorique : elle convoque tel ou tel registre littéraire selon les besoins de son argumentation ; et cette nouvelle rhétorique inventée pour séduire l'écrivain dévoile le caractère éminemment littéraire de sa vision du monde, et d'elle-même.

Cependant, si nous avons cru ainsi comprendre la lettre d'Aimée Desplantes et, plus généralement, une partie du courrier des lecteurs de Sue, il nous faut poser les limites de notre analyse. Nous manquons, en vérité, d'éléments de comparaison pour tenter une histoire de la lettre au grand écrivain. Les lettres des lecteurs de Rousseau ont été surtout étudiées dans la perspective de la lecture¹³. Il nous semble pour l'instant qu'une telle histoire pourrait explorer parallèlement trois voies. D'abord, ces lettres portent la marque des réceptions différenciées des images de l'écrivain. Du même coup, elles permettent de prendre la mesure de son prestige, de deviner ses fonctions sociales. Enfin, on pourrait tenter d'étendre à l'analyse de ces lettres les hypothèses de Jacques Rancière sur la parole et l'affirmation de l'autonomie du sujet¹⁴. La lettre à



12. Le lecteur sera sans doute rassuré d'apprendre qu'Eugène Sue a répondu à Aimée Desplantes et qu'il a chargé une autre de ses correspondantes, de milieu bourgeois cette fois, d'organiser à Melun une souscription en sa faveur. Aimée Desplantes a en effet écrit deux autres lettres à Sue, la première pour réitérer sa demande, la seconde pour le remercier.

13. Outre H. J. Jauss, voir Claude Labrosse, *Lire au XVIII^e siècle. La Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*, Lyon, P.U.L. 1985.

14. En particulier dans *La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.

15. «L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument d'optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans le livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. La reconnaissance en soi-même, par le lecteur, de ce que dit le livre, est la preuve de la vérité de celui-ci, et vice-versa, au moins dans une certaine mesure, la différence entre les deux textes pouvant être souvent imputée non à l'auteur, mais au lecteur. De plus, le livre peut être trop savant, trop obscur pour le lecteur naïf, et ne lui présenter ainsi qu'un verre trouble avec lequel il ne pourra pas lire. Mais d'autres particularités (comme l'inversion) peuvent faire que le lecteur a besoin de lire d'une certaine façon pour bien lire ; l'auteur n'a pas à s'en offenser, mais au contraire à laisser la plus grande liberté au lecteur en lui disant : "Regardez avec ce verre-ci, avec celui-là, avec cet autre".»

Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu. Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1973, t. XV, p. 62-63.

l'écrivain permet en effet, au moins partiellement, de pénétrer dans l'univers verbal de leurs rédacteurs, dans celui de leurs identités rêvées. Cette hypothèse obligerait à mettre en lumière la place de l'univers romanesque dans ces productions d'identités, univers qui serait en effet l'une des sources de production de l'identité.

Cependant, le travail sur les lettres à l'écrivain rencontre des limites dont il faut être bien conscient. Il est, tout d'abord, difficile de mesurer l'emprise de la situation de communication sur les discours des lecteurs. Dans ces lettres, tout peut être compris en termes de stratégies pour séduire et convaincre l'auteur, de sorte qu'on ne peut considérer les paroles des scripteurs comme les expressions naïves d'une «mentalité». On doit veiller

à n'y voir que différentes manières de procéder, et à laisser ouverte la question indécidable de la «stratégie». Seul un espace des représentations possibles (du roman, de l'écrivain, du monde social, de soi-même) peut être ainsi esquissé.

Malgré tout, l'étude de ces lettres à l'écrivain présente cette utilité de mettre en lumière ce que les représentations de soi et du monde social doivent à la littérature. On peut même penser que, pour ces lecteurs français des années 1830-1840, leur identité est déjà un texte (et non un produit social déterminé indépendamment de la lecture) ; identité-texte qu'il s'agit pour le lecteur de reconnaître en soi-même, pour nous de déchiffrer ; dont l'historien restitue l'alphabet, pour lequel le grand écrivain est l'oculiste¹⁵.

Le récit d'Aimée Desplantes

Nous reproduisons ici intégralement la première lettre envoyée à Sue par Aimée Desplantes¹. Aimée Desplantes a écrit ces lignes sur un papier très fin, d'une écriture régulière mais assez heurtée. Les mots et les expressions que nous n'avons pas pu lire sont remplacés par le signe (-?-). Nous avons voulu préserver l'orthographe hésitante et inégalement mauvaise de ce texte. En outre, nous n'avons pas rétabli de ponctuation ni d'alinéa, pour que le texte conserve son caractère oral. Il faut souvent le lire à haute voix pour le comprendre. Cependant pour faciliter la lecture nous avons introduit des barres obliques (/) quand la clarté l'exige.

J. L.-C.

Melun, 23 7bre 1843

(C'est bon de punir le mal
ça serait peut être meilleur de l'empêcher
mistères de Paris, 4^e volume p 9)

Si j'ose me permettre de vous écrire et de vous confier mes peines ne vous en prenez qu'à vous, qu'aux sentiments généreux et nobles réellement philanthrope que vous emmetez dans votre sublime roman des mistères de Paris ; roman que j'ai profondément senti. dont plus que personne je sens la morale / cest avec bonheur et enthousiasme que j'ai lue cette oeuvre de votre génie, elle ma fait du bien car elle ma rendu l'espérance / en vous lisant, j'ai pensée que j'avais tort de croire que les coeurs généreux et bon ne se trouve que dans les romans. et qu'il était croyable certain même que vous aviez le caractère de votre rodolphe et quand vous confiant mes malheurs vous auriez le désir d'y mettre un terme... car il me serait impossible d'écrire avec autant de talent ce qu'on ne ressent pas... le malheureux qui se noie s'accroche au plus faible roseau, ainsi que lui je cherche une planche de salut, est ce vous qui daigneriez me la tendre ? il est écrit. demandez et vous recevrez / frappez et il vous sera ouvert... je suis le précepte divin dieu veuille qu'il me réussisse ; du moins je naurez rien negliger pour sauver mes chers enfans de l'avenir que je redoute pour eux, car c'est pour eux seuls que je viens vous supplier Monsieur... mais il faut pour vous intéresser me faire connaître car ce n'est pas une misère ordinaire que la mienne / permettez moi donc monsieur que je vous fasse le récit abrégé de ma vie entierre (prise avec détails depuis ma naissance et écrite avec votre talent mon histoire serait piquante et je vous jure plus interressante que bien des romans qui passe pourtant pour bon, un jour si vous le voulez en reconnaissance de ce que vous avez fait pour moi (je suppose que vous ferez) je vous l'écrirai vous le redigerez. comme vous l'entendez la plupart des personnes qui ont influé sur mon existence vivent encore / je vous les peindrai tels qu'ils sont / leurs vices leurs ridicules rien ne sera oublié / sans mettre leur nom l'état qu'ils exercent les fera reconnaître / je ne vous y cacherez pas plus mes fautes, mes qualités, mes défauts que ceux des autres, l'histoire de mon mari incluse dans la mienne ne vous paraîtra pas a dedaignez / vous qui aimez tellement les tableaux de mœurs il vous est peint un des plus du genre / (-?-) car

1. On peut trouver l'original de cette lettre dans le recueil déposé à la Bibliothèque historique de la ville de Paris. Les lettres sont classées par ordre chronologique d'envoi. On la trouvera donc à la date du 23 septembre 1843.

refusé jusqu'au bout mais je sentais qu'il y
 avait une amorce dans mon cœur. On me
 retournait l'âme. Mon cœur se débattait. Je devais
 le mariage je me suis vaincu. On m'a
 tout donné je suis parfaitement heureuse
 dans le Cabinet avec de la Cour. On nous
 en a joués mais au moment mon yeux
 de voir dire ici le sujet. On condamnait
 de nos jours. On n'a guère plus de
 de l'ère. Il avait à peine 22 ans lorsqu'il
 est mort huit ans plus tard. Ce qu'il y a de
 dans des vies de cet horrible on ne voit que
 mort. On ouvrier. Même les plus honnêtes
 ont été très heureux dans leur intérieur. A
 valoir mes conseils, ayant en contre
 tout le reste d'abord, et voulu me faire
 mais voyant bien que je n'étais pas d'accord
 et je ne... on se repentait. On était
 dans une nuit d'été de son travail.
 Car je leur permettais de me faire
 la boutique de l'œuvre. On se met

si vous consentez à ma démarche il faudra bien qu'il² apprenne la démarche que je fais aujourd'hui auprès de vous et qu'il ignore car il la traiterait de folie romanesque / il ne croit nullement aux riches bienfaiteurs pour le plaisir de l'être... mais il faut que je termine ce trop long préambule et je commence...

je suis née en 1808 mon père était un riche loueur de carrosses, de remises, fiacres, et chevaux de prix / lorsque je vins au monde il avait plus de cinquante ans / dans sa joie paternelle heureux de ce voir père lorsqu'il n'espérait plus d'enfant il s'écria / je veux que ma fille aye cent mille francs en mariage !! volonté impuissante ! vint la restauration qui amena de nombreuse banqueroute, une mortalité sur les chevaux des écuries attirée par les chevaux de nos bons amis, les ennemis qu'il fut contraint de logé ; ces voitures salies brûlées par eux / sa ruine fut complète / forcée de travailler chez les autres après avoir été quarante ans son maître / malheureux dans son ménage par ma mère dont le caractère impérieux et tracassé encore aigrit par le malheur n'était plus supportable il n'eut pas le courage de vivre plus long-temps / il attenda ses jours et nous laissa seules au monde car on est sans amis quand on est touché dans l'infortune. il ne regretta en mourant que sa fille chérie mais à soixante trois ans, miné par le chagrin il ne pouvait plus rien pour moi et il aimait mieux mourir que me voir malheureuse... pauvre père je sentis bien vivement sa perte je l'aimai tant ! je n'avais reçu de lui que les bonnes et douces caresses que je prodigue à mes enfants car elle me rendait moi si heureuse !! j'avais déjà plus de douze ans quand je perdis le meilleur des pères / on m'avait depuis longtemps retiré du pensionnat où je devais réussir la belle éducation qu'il est peut-être heureux que je n'ai pas eue car je sens déjà trop vivement ma position dans ce temps, je la regretterai vivement et j'ai toujours conservé le goût de la lecture malheureusement ma mère n'était pas en état de me diriger et me laissai tout les mauvais romans quelle lisait elle même / si mon goût ne s'est pas faussé rapidement c'est que j'avais l'instinct de ce qui est beau et bon...

je passe rapidement sur ma jeunesse fort peu heureuse avec ma mère / il faudrait un volume pour écrire ce qui m'arriva depuis l'âge de douze ans que ma mère me plaça pour apprendre la couture jusqu'à 19 que je l'ai exercé / pour vous dire par quelle circonstance j'appris le coloris des éventails où je devins si habile que je parvins à gagner 12 f. par jour... je perdis ma mère à 21 ans et quoique son caractère n'était rien moins qu'aimable je la pleurai sincèrement, et je ne tardais à m'apercevoir que j'avais perdu un soutien et un porte respect enfin... je restai seule deux années encore puis je dois vous dire ici avec détail cet instant de ma vie / vous allez voir comme l'accident le plus simple en apparence influe sur toute une existence. un soir de mois de février 1829 rentrant chez moi ma chandelle avec un de ces phosphores renfermés dans une petite bouteille de plomb, il était vieux et s'allumait difficilement / je frotte il s'enflamme et brûle ma mitaine et mon index droit assez dangereusement / ne pouvant pendant huit jours travailler je m'ennuyais / je descends chez une mercière chez laquelle j'allais souvent et par désœuvrement Mme Derblé lui dis-je avez-vous un livre à me prêter car je m'ennuie bien je ne puis rien faire / non car mon mari a emporté la clef de la bibliothèque / une vieille dame acheta le fils / elle me dit / il faut mademoiselle nous donner votre pratique nous vous louerons les romans les plus nouveaux, tient c'est vrai dit la mercière nous avons un libraire en face à présent / je ne l'avais pas encore aperçu dis-je, il n'y a donc pas longtemps ? Seulement quinze jours Mademoiselle, ah bien dit Mme Derblé vous aurez une bonne pratique allez car c'est une liseuse finie / eh

2. Elle évoque ici son mari.

bien allons dis-je cela me fera plaisir. je suivis la dame agée, un home d'une quarantaine d'années était au comptoir ; il me salua, s'adressant à madame lui dit la vieille dame qui était sa mère / je cherchai dans les rayons non sans m'apercevoir que le monsieur ne me quittait pas des yeux, je pris Jean de Paul de Kock, lorsqu'il fallut m'inscrire, il me dit en souriant et ce madame ou mademoiselle qu'il faut écrire / malicieusement, je répondit mettez comme vous voudrez car je vis bien qu'il était curieux de savoir ; si j'étais mariée ou non ; je reportai mes livres et n'eus pas de peine avec ma perspicacité féminine de m'apercevoir que j'avais fait forte impression, sur lui, effectivement car sous prétexte de venir chercher ces volumes il vint chez moi me questionna, sur que j'étais libre et bientôt m'avoua qu'il m'aimait avec passion que sans doute je le trouverai trop vieux, pour être mon mari ; (car il avait quarante ans et moi pas vingt quatre !) / j'eus d'abord l'air de croire qu'il plaisantait mais je m'avouai à moi-même qu'il ne me déplaisait pas il était bel homme d'une figure douce et affable / il me parut franc ces manières n'étaient point communes comme celles des ouvriers auxquels j'avais refusé de me marier, il m'apprit qu'il était serrurier et que s'il trouvait une femme qui voulut bien de lui il reprendrait son état et laisserait sa femme tenir le cabinet de lecture parce que sa mère retournerait avec sa sœur (...). ce genre de commerce me plaisait beaucoup l'homme assez... je consentis à recevoir ces soins, mais bientôt il me déclara qu'à son âge il n'avait plus le temps de filer le parfait amour longtemps et qu'il m'aimait trop pour attendre, qu'il fallait terminer promptement car il négligeait sa boutique pour ne penser qu'à moi etc... sa bonne mère m'en dit autant en le traitant de vieux fou / heureuse de me sentir aimer je consentis au mariage sitôt le carême passer... je fis part de mon mariage projetter à une personne qui prétendait prendre intérêt à mon sort / c'est bien imprudent à vous me dit-on d'engager ainsi votre parole / connaissez-vous cet homme et sa famille, il est serrurier et tient un cabinet de lecture / pourquoi ne suit-il pas son état ? que faisait-il avant ce commerce qu'il n'y a qu'un mois qu'il exerce ? à quarante ans être encore garçon... et sans fortune !! je prendrais des renseignements et je saurai bientôt ce qu'il a été et ce qu'est sa famille ; attendez je vous en prie dis-je car je veux lui parler avant et selon ce qu'il me dira vous prendrez des renseignements... c'est cela... restée seule je réfléchis / effectivement il ne m'avait rien dit de son passé seulement qu'il avait voyagé longtemps / sa mère m'avait dit qu'il avait eu de grands malheurs ; je résolus de lui montrer de la confiance afin d'exciter la sienne de sorte que lorsqu'il vint le soir je lui dis / vous êtes bien résolu à vous marier avec moi ? oui bien certainement et la rupture ne viendrai certes pas de moi, car je vous aime avec ardeur, oh bien écoutez moi lui dis-je, je ne voudrai pas être trompée mais je ne veux pas non plus tromper personne ; il sera ce que vous voudrez... je me fie à votre honneur... je vous avoue donc qu'avant de vous connaître,... j'avais aimé... en un mot j'ai eu un amant... votre confiance m'honore mademoiselle dit-il et me donne bonne idée de la franchise de votre caractère... je ne la trahirai point, je vous avoue que je pensais bien qu'une jolie fille comme vous n'eût point eue d'amants... je ne vous l'aurai demandé, mais votre franchise me plaît elle est d'un bon augure pour l'avenir... je ne vous demande rien d'un passé qui ne m'appartenait pas / que le présent et l'avenir soit tout à moi je serai trop heureux... je vous promets lui dis-je attendrie de sa bonté !! un baiser fut le prix de son indulgence / hélas me dit-il tout à coup en se frappant le front j'en ai moi aussi à vous faire des aveux... de bien pénible !!! je ne sais si j'en aurai le courage... il me le faut cependant... car moi non plus je ne veux pas vous tromper... mais chère enfant que sont vos aveux près des miens !!! vous ne voudrez plus de moi sans doute / oh je suis bien malheureux / eh bien lui dis-je vous avez été indulgent pour moi je le serai pour vous / voyons parler... non pas ce soir demain dans la matinée... je parlerai sans doute trop tôt car vous me rejetterez / laissez moi encore cette nuit me bercer de l'espérance de vous posséder... après encore bien d'autres discours il me quitta tristement / je ne vous dirai pas toutes les suppositions que je

fis toute la nuit / je m'arretai a la pensée quil avait une maitresse de laquelle il avait des enfans et quil quittait pour moi et je me dis si elle est honnête je l'engageré a l'epouser pour ses petits enfans / si elle ne l'est pas rien ne sera changé / j'aurai soin des enfans comme s'ils étaient a moi / j'étais bien loin de l'affreuse vérité !!! il ne vint pas le lendemain aussi vite que mon impatience me le faisait desirer / enfin il sonna. j'ouvrais / il était pâle troublé n'osant me regarder me parler / son trouble me gagna car son air me faisait pressentir quelque chose de terrible / enfin surmontant mon émotion ; n'avez vous donc rien a me dire lui dis-je ? si pardon mademoiselle mais juré moi que quelque soit votre décision à mon égard de ne dire a personne ce que je vais vous confier... ce n'est pas pour moi car si vous me repoussez je pense... je quitte la france... c'est pour ma pauvre mère... ma sœur... je vous le promet jamais un mot indiscret ne sortira de ma bouche. eh bien parlez... voyons... allons ne suis-je pas votre alie eh bien... eh bien et tout d'une traite il me débita un mauvais roman. une femme disait-il etait sa maitresse, malgré ces parents et en passant par une fenêtre sur les toits pour le venir voir dans sa chambre, elle serait tombée dans la rue et ce serait tuée... il me conta tout cela plus longuement mais bredouillant plutot que parlant les yeux baisser / puis il resta en silence et moi je le fixai et réfléchis un instant / puis je lui dis / vous me tromper tout cela est faux et ne peux causer le trouble ou vous êtes, car dans ce que vous me débiter il y a malheur, honte pour la femme et pas la moindre culpabilité de votre part / que peut me faire tout cela ? vous me tromper cest très mal retirez vous que tout soit fini entre nou ou parlez franchement sans détour oui... oui pardonnez moi... je suis un malheureux j'espérai vous donner le change / hélas lidée de vous perdre m'est affreuse et je sens quil est impossible que vous vouliez encore de moi / oh que je souffre me dit-il en (-?-) sur ses genoux / j'aurai plus de courage pour mourir !!! voyez la sueur coule de mon front... je le rassurai par quelques carresses lui dit mes supposition de la nuit... et mes resolutions sil en etait ainsi / plut dieu que cela fut me dit-il je remplirai mon devoir de père avec bonheur... eh bien me dit-il vous avez lu Julien ou le forçat libéré eh bien ma position est la sienne !!!!! – forçat m'ecriai-je et par un mouvement plus prompt que ma pensée je meloignai de lui / et pourtant Monsieur vous ne croirez peut-être pas ce que cetait qu'un forçat à 24 ans / non je ne le savais que vaguement / jamais chez mes parents je n'avais entendue parler de bagnes ni de prisons / peu dans les livres que j'avais lu et jamais ma pensée ne s'était arrêté / recemment j'avais lue Julien quil me citai / au mouvement d'horreur involontaire qui m'échappa il secria je vous fais horreur je le savais bien / la mort - la mort cest mon seul refuge / disant cela il se précipite vers la croisée pour l'ouvrir et dans son désespoir si jetter !.... heureusement que le bois gonflé par l'humidité rendai le verrou dur a lever / je me jetai sur lui le retint leloignai de la croisée et l'appelant mon ami lui jurant etre sa femme que ce netait point l'horreur qu'il m'inspirai mais la surprise qui m'avait fait me retirer aussi vivement etc. il tomba à genoux et des larmes silonèrent ces joues / ah vous etes un ange me dit-il une femme adorable je serai malheureux si jetais cause de votre infortune je suis indigne de vous / moi misérable forçat libéré fletrir un ange comme vous... calmer vous lui disje je serez votre femme mais surtout juré moi de ne plus attenter a vos jours / j'étais pâle et tremblante / je vous le jure me dit-il / pardonnez moi le mal que je vous ait fait / je ne veux pas profiter de votre generosité / je vous avoue que de sang froid jamais je n'attenterai a mes jours... je dois bien cela à ma pauvre mère je lui ait fait assez de mal sans y ajouter ce (-?-) du mort / je n'ai pas été maitre de moi quant vous mavez repousser ma tete cest perdue... et moi si vous me refuser... ne craignez rien... je partirai... je quitterai la france, voila tout... je n'ai qu'une parole je vous la donne je serez votre femme... ici combat de generosité on joue l'avantage ! mais lorsque je fus seule mon cœur se serra je reflechis mais esclave de ma parole je me dis que je serai comme il disait son ange consolateur / que dieu et les hommes lavaient bien assez puni qu'à moi etait réparti la

malheureuse je fus (-?-) car mon mari malgré mes conseils, ayant rencontré plusieurs de ces anciens camarades libérés comme lui en amena tantot l'un tantot l'autre / d'abord il voulu me faire croire que c'était d'anciens amis qu'il avait connue avant sa condamnation mais voyant bien que je n'étais pas dupe il m'avoua la vérité / mais selon lui c'était de braves gens condamnés pour si peu... semblant ou si repentant / l'un était un peintre de portrait condamné pour un autre et vivant avec sa sœur veuve qu'il aidait de son travail... plusieurs fois ils vinrent le voir mais jamais il ne restait longtemps car je faisais trop froide mine pour cela peu à peu il ne venait au cabinet mais ils allaient à la boutique de serurier où je n'étais jamais plusieurs il rentra tard viens tu lui disai-je jamais tu ne rentres si tard / j'ai fait une partie de billard avec Moreux et Cloquemin / ces hommes te perdront mon ami lui disai-je et moi avec toi / ah oui ! est-ce que je peux vivre comme un hermite voyons, tu voudrais, toi que je ne visse personne / vois d'honnêtes gens et je ne dirais rien / mais ils sont honnêtes je te le jure sans cela je ne les fréquenterai pas / personne ne suit leur affaire plus que la mienne... C'est oublié il y a si longtemps que c'est passé !!! c'est une bêtise que j'ai faite de t'avoir compté mon affaire, tu es toujours tremblante sois donc tranquille je ne suis pas un enfant j'ai de l'expérience / mais malheureux si ces gens là commettaient un vol, eux ou d'autre tu serais compromis / oui mais ils ne feront rien j'en suis sûre / malgré moi j'étais tourmentée et je n'avais pas tort / une nuit je fis un rêve affreux causé sans doute par mes inquiétudes / je rêvai que mon mari rentra tout défait et m'avouait qu'il avait volé un homme qu'il était découvert que les gendarmes étaient à sa poursuite / viens lui disai-je malheureux je vais te cacher / peine inutile je vis entrer les gendarmes / l'émotion fut si forte que je me réveillai en criant et dans un état affreux / mon mari s'éveilla à mes cris je lui contai mon rêve / folle me dit-il en m'embrassant ce sont tes mauvaises pensées qui te donnent de vilains rêves là allons calme-toi, embrasse-moi, oh comme elle tremble ! mon dieu mon cher ami lui dis-je c'est peut-être un avertissement du ciel, je t'en supplie cesse de voir ceux que tu nommes tes amis pour mon repos si tu m'aimes, n'as-tu pas assez de ma société de celle de ton enfant / allons laisse-moi tranquille tu m'ennuie avec ça c'est toujours la même chanson d'ailleurs je ne puis rompre tout à coup avec, quel prétexte prendre / voyons ton ouvrage... tu n'as pas le temps / eh bien oui il faut tout ce que tu veux, dors tranquille car je romprais petit à petit je te le promets / mais huit jours après il me dit je vais déjeuner à la barrière Fontainebleau demain matin prépare mes habits / eh bien et tes promesses lui dis-je / eh mon dieu quelle femme elle me reproche un instant de plaisir ! tu as raison je ne travaille pas assez n'est-ce pas pour une fois je vais déjeuner à la campagne je t'ai dit que je romprais petit à petit, ainsi laisse-moi je rentrerai de bon heure.. il part à cinq heures du matin le 24 avril 1832 et à six heures du soir je recevais un billet anonyme disant que mon mari était arrêté... le lendemain la femme d'un de ces confrères venait m'apprendre que son mari était allé avec le mien et était arrêté aussi... je ne vous peindrez pas le coup affreux que je reçus ! ce que je souffris lorsque l'on fit chez nous une visite domiciliaire je ne sais pas comment je ne suis pas morte en m'apercevant que ces mains étaient liées avec des cordes !!! tranquillise-toi me dit-il je suis innocent mais hélas que n'ai-je pas suivi tes conseils oh les scélérats !!! voilà ce qui était arrivé / Vidocq³ ce monstre de Vidocq, voulant rentrer à la police imagina une œuvre diabolique pour sa rentrée / il entendit avec un traître de la barrière Fontainebleau qui retira ou dit avoir retiré des fonds considérables de chez son notaire / je vois on dit à un mouchard de déboucher avec quelques voleurs ou forçats libérés de dire que c'était une affaire brillante quatre mille francs cachés dans un pot à beurre

3. Vidocq, ancien forçat passé à la police, dont les *Mémoires* sont célèbres, pour avoir constitué, en particulier, une des sources d'inspiration de Sue dans *Les Mystères de Paris*.

dans la chambre a coucher du M. traiteur / ils disent cette affaire à cloquemain et a moreau qui n'était pas repentant comme Desplantes le croyait, cloquemain etait a ce quil parrai un des mouchards, ils convinrent d'y aller sous prétexte de déjeuner ; et dy mener beaucoup de monde, pour que cela fit du bruit et empêcha qu'on entende le bruit quil ferai eux / occuper a servir qu'on serait, ils convinrent d'amener des femmes, et des hommes qui ne saurai rien de l'affaire / ce quil firent, alors cloquemain invita mon mari pour faire nombre / lequel sachant quil sagissait d'un déjeuner et qu'il y avait du bon vin rencontre son frère et lui propose d'en être ne se doutant de rien ni l'un ni l'autre / mais lorsque sur le boulevard de l'hôpital ils les virent arrivé ensemble / cela ne faisait plus leur compte car il savait bien que si Desplantes par hazard s'apercevait de quelque chose il s'en irai mais ne les trahirai pas et son frère ils ne le connaissait pas, donc il lui dise pourquoi il l'amenai que l'on avait invité que lui, choqué de cette malhonneteté il dit que son frère n'était pas de trop ou il était et que puisse qu'on lui faisait mauvaise mine ils irai déjeuner quils avaient encore de l'argent pour cela / que d'ailleurs ils avaient bien prétendu payer leur écot etc. etc. ils furent ensemble déjeuner malheureusement ou les autres devait aller (cela pour les nargué) ils arrivèrent les premiers les autres ensuite et se mirent à une table séparée des autre et ne leur parlerent pas / les voleurs s'introduisirent dans la chambre du traiteur, par le moyen d'une fausse clef qu'un des mouchards avait fourni / ils entre et la trouve les gendarmes apostés / ils semblent fuir en s'ecriant trahison, saute les escalier quatre a quatre et sont recue par d'autres gendarmes dont la boutique etait plaine et qui étaient cachés dans la cour a l'avance / ils sont tous saisis / on monte dans la salle et l'on arrête mon mari avec son frère qui etaient restes a table / ils eurent beau protester de leur innocence / connu, connu, leur dit-on / on les mènent avec les autres chez un commissaire de police / la interrogé mon mari se crut sauvé en affirmant ne pas connaitre les coaccusés son frère de même / on les transfere à la prefecture de police / mais au debut pendant plus de quinze jours je ne pu ni le voir ni lui faire passer une lettre / enfin on le transfere a la force⁴ et jobtins la permission de le voir et comment grand dieu ! au travers deux horribles grilles devant trente detenus de son coté et autant de femmes mère ou sœur du mien tout cela parlant criant a la fois / j'en fus si épouvantée que je ne trouvais pas un mot a dire je ne pus que placer quelque fulmication / ah Monsieur je ne puis vous peindre mes angoisses cruelles / combien je payais cher la générosité l'entrainement de mon cœur qui m'avait fait consentir a un mariage que j'aurai due rejettez avec horreur moi d'une famille si pure de toute souillure !!! oh je vous avoue que je me repentie du fond du cœur que j'aurai donner la moitié de mon existence pour n'être pas sa femme pour que mon fils fut un batard / nauraitil pas mieux fallu quil fut sans nom que d'en avoir un taché deshonoré ?! j'eus cependant la prudence, la delicatesse de ne point lui montrer mon regret / il etait assez malheureux sans que j'augmantasse sa paine surtout lorsqu'il meut démontrer quil etait victime et non coupable / car il m'expliqua tout ce que je viens de vous conter / je m'occupai de lui procurer un bon avocat et cest monsieur dupont qui voulut bien se charger de sa cause / il fut le voir et lorsqu'il eut conter son affaire il me rassura m'affirma son innocence massura quil le sauverai / pendant ce temps sa boutique de serrurerie fut fermée, les travaux arretés, le cabinet de lecture négligé / il me fallut pendant 7 mois de prévention le nourrir : chaque personne, qui entrait je rougissai ou palissai je craignai que l'on vint a savoir pourquoi il etait en prison – je sentai que cela allait se savoir par les journaux ainsi que son ancienne affaire, je resolute de changer de quartier / je donnai congé a mon

4. «La Force», célèbre prison parisienne.

propriétaire que je trouvais instruit de tout et qui me plaignis d'être la femme d'un tel homme (car il me croyait coupable d'un misérable qui m'avait trompée sans doute / je ne pus laisser passer cette calomnie / n'était-il pas assez accabler ? vous vous tromper Mr lui dis je fièrement mon mari ne ma pas trompée je savais ou il avait été avant de le pouser il me l'avait avoué... est ce possible grand dieu vous etiez donc folle ou sans délicatesse aucune... vous faites encore erreur monsieur cest par exès de délicatesse que je l'ai pris / je me suis dévouée !! mais je crois que vous etes incapable de me comprendre / ainsi il est inutile que je vous explique pourquoi et comment je l'ai pris pour époux / que j'ai eu tort ou raison cela est fait / il ne me reste plus qu'à remplir mes devoirs et mon cœur et d'accord avec eux / je ne l'abandonnerai pas dans le malheur, j'ai pris le calice je le boirai jusqu'à la lie... mais mon aveu m'avait fait tort dans cet esprit étroit / il me refusa de déménager au bout d'un mois comme je lui demandai... il me dit que pour les boutiques on donnai congé six mois d'avance / que je ne m'en irai qu'à cette époque... C'était ce que je redoutais / je voulais quitter le quartier avant qu'il fut en jugement / alors je fus louer dans un quartier perdu rue de popincourt et un mois après je déménageai nuitamment / j'avais vendu sa boutique de serrurier à un ferrailler qui me donna un tiers de sa valeur et lorsque j'eus payé le (-?-) de charbon de terre et le quincalier il ne me resta rien / je ne louai pas deux volumes par jour ou j'étais ; puis (-?-) de voir que tous les jours je dépensai beaucoup d'argent et n'en gagnai pas, enfin je quittai ma nouvelle boutique au bout de neuf mois et me mis dans une chambre, je voulus vendre mes livres, ne trouvant pas à vendre le cabinet entier à quelqu'un qui voulut s'établir je fus trouver un libraire éditeur à qui j'avais acheté beaucoup de livres très chers / croiriez vous monsieur qu'il eut l'infamie de m'offrir compris les in octavo et les in 12 l'un dans l'autre quinze francs du cent !!! c'était à trois sous le volume !!! et le moindre in 12 à cette époque valait 1,80 le volume...

Je ne pus consentir comme vous pensez bien ; enfin mon mari fut jugé condamné sans autre preuve que d'avoir nié connaître les coaccusés qu'il fut prouvé qu'il en connaissait au moins trois / son état de serrurier vidoc supposa qu'il avait fait la clef et son malheureux antécédent plus que tout, le fit condamner / la funeste prévention qu'on les jura que tout homme qui a déjà été condamné doit être coupable quant-même... son frère fut acquitté / il n'en connaissait aucun, il n'avait aucun antécédent / il en fut quitte pour une prévention de 7 mois !!! mon malheureux époux en eut pour cinq ans parce qu'il n'avait aucune preuve !!! les autres eurent vingt ans de fers / malgré le chagrin qui me (-?-) je courai chez le président mr buyon / madame me dit ce monsieur ce n'est pas moi qui ait condamné votre mari je lui ai donné le minimum de la peine / je n'aurai pas cru qu'on le condamna / je le pensai si peu que je l'ai empêché plusieurs fois de se défendre contre l'acharnement de ce scélérat de vidoc, mais je ne puis rien pour lui malgré que je ne le crois pas coupable, il y a fatalité dans son sort, je vous plains sincèrement. je fis une pétition au roi mr dupont eut la bonté de m'y mettre une note de sa main ou il attestai sur l'honneur qu'il était persuadé de son innocence / ces coaccusés même tous scélérats qu'ils étaient touchés de son malheur et de mon affreux désespoir m'écrivirent un mot qu'ils signèrent tous ou ils attestaient que des plantes ignoraient entièrement leur intention coupable en allant déjeuner / ils ne parlerai pas en sa faveur qu'ils trouveraient juste qu'il fut puni comme eux s'il était coupable comme eux... peine inutile / tout ce que j'obtins c'est qu'il n'eut pas d'exposition et qu'au lieu de cinq ans de fers ce fut cinq ans de détention à Melun... à cette décision le courage m'abandonna ma tête se perdit je résolue de fuir loin de paris pour cacher ma honte et ma douleur / je pris les deux cents francs qui me restai et fus payer mr dupont (l'avocat) / il me témoignait combien il était étonné et chagrin de la condamnation de mon mari... je lui peignis ma position forcée de vendre mes livres pour me faire de l'argent pour vivre jusqu'à ce que je

une bonne raison, que je
 eussent point à vous donner le desir
 que, moi je vote Sabine eloq-
 uage. Mes craintes
 vient je me suis donné tous
 à une bonté répondez moi le
 able pour le Malheureux de
 Monsieur. j'attends et j'espère
 j'en l'honneur de votre Dule
 Femme des plantes

trouve de l'ouvrage / cet homme généreux touché de mon malheur repoussa l'argent que je
 venais de lui donner et qu'il avait si légitimement gagné car il n'avait rien épargné ni temps ni
 éloquence persuasive pour le sauver. reprenez cet argent madame me dit-il je ne me pardonnerai
 jamais d'être une des causes de la ruine totale de braves gens que j'estime / je ne le voulais
 point enfin il me força à reprendre / (-?-) qu'il me rendit bien dans la suite et au delà ! car
 quand je fus tombée tout à fait dans la misère il fut mon seul ami mon seul protecteur, oh ! mon
 noble bienfaiteur qu'avec bonheur je rends hommage à votre noble et excellent cœur !! oui
 monsieur je crois plus la vie⁵ cet homme bienfaisant qui sous l'abord le plus sévère le plus
 brusque cache le cœur le plus noble le plus généreux / il m'a non seulement aidé de tout son
 pouvoir mais lorsque ces moyens trop bornés pour la bonté de son âme ne suffirent point il me
 recommanda à sa famille pour de l'ouvrage et cela sans arrière pensée et pourtant à cet
 époque j'étais encore jeune et assez jolie pour inspirer des desirs à un homme de 32 ans / il eut
 pu se croire autorisé par ces bienfaits... mais non jamais ; toujours il respecta mon malheur...

5. Nous n'avons pas compris cette phrase.

voilà tel est mr dupont que peu de personne connaisse et apprécie autant qu'il le mérite. résolue à fuir paris comme je vous le dit plus haut je vendis mes livres par partie dans les cabinets de lecture plus avantageusement certe qu'ant les livrant à mr Lecler qui m'en donna 15 fr du cent / j'eusse mieux aimée je crois les donner à la livre qu'à lui à ce pris... je réalisai une petite somme et achetai des bonnets et colerette chapeau de femme articles de nouveautés que je payais un tiers au dessus de la valeur qu'il vallaient pour (-?-) / ne connaissant rien à cette partie on me trompa / puis d'une partie de mes meubles je réalisai deux cents francs et partie pour tours croyant en vraie parisienne qu'il suffisait d'arriver de paris pour vendre comme je voudrais / je mis caisse et meubles au roulage puis après avoir été à m'en dire adieu à mon pauvre mari et lui faire embrasser son fils, je partis ayant ma bourse dans le fond d'un grand panier qu'on nomme cabas et par économie du veau froid dans un papier une bouteille d'eau et de vin tout cela pour ne rien dépenser en route, une pièce de cinq francs en cas que l'enfant ou moi eussions besoin de quelque chose, eh las cette précaution me perdit... j'étais seule dans la rotonde je pleurai en quittant mon cher paris que je quittai pour la première fois / il me sembla que je m'exilai ou je pressentais les malheurs qui ne cesseraient plus de m'accabler... au dessus de Versailles une femme monta dans la voiture / on arrêta à Chartres pour dîner / nous fûmes ensemble pour dîner sur l'herbe avec mon petit gustave âgé de 9 ans / nous remontâmes ensemble et je ne descendis plus que dans un relais que pour satisfaire quelque nécessité de l'enfant laissant le panier dans la voiture / arriver à Vendôme dans la nuit ma compagne se fit descendre et je continuais mon voyage seule jusqu'à tours où j'arrivai à 6 heures du matin / heureusement ma place était payée d'avance, au milieu de la grande rue cherchant des yeux un hôtel peu cher où me loger en attendant mes meubles, je fouillai dans mon cabas !... oh surprise ! oh quel effroi ! ma bourse n'est plus je suis volée... je retourne mon panier / je secoue mon mouchoir comme si je cherchais une pièce de dix sous ! je restai là sans bouger ma pauvre tête s'égara déjà / on se rassembla autour de moi sans que je m'en aperçoive / un seul mot sortait de ma bouche mon dieu ! mon dieu ! mon pauvre petit me tira un peu ma robe en pleurant il avait faim et me fit sortir de l'espèce de stupeur où j'étais plongée... j'étais seule sans connaissance sans amis à 60 lieues de mon pays avec cinq francs pour toute richesse, où aller réclamer ? j'écrivis à mr dupont et à deux autres personnes qui me devait mr dupont m'envoya vingt francs qui me servirent à retirer mes effets du roulage et ma malle / tout cela coûtait trente cinq francs... C'était le moment de la foire on me dit de louer une boutique dans la grande rue on me la loua deux francs par jours et je fis un peu de dépense pour l'approprier et je ne vendis rien, où il me fallut non seulement donner le prix courant mais bientôt à deux tiers de perte car les marchandises se fanaient puis il fallait manger !! enfin au bout d'un mois je vendis déjà un de mes matelas pour payer le loyer et je quittai... il sera trop long monsieur de vous détailler pas à pas jusqu'à quel degré de misère je tombai / logé dans un mauvais garni trop heureuse de faire des chemises à six sous pour faire manger mon pauvre petit enfant / huit jours une fois je vécus de pomme de terre cuite à l'eau sans pain pour le conserver pour mon cher petit lui faire de la soupe / oh je puis le dire avec orgueil, en vérité j'ai bien souffert, bien pâti, je me suis souvent passé de manger, mais mon gustave n'a jamais manqué un instant / jamais il n'a été sale ni en guenille je me serai plutôt prostituée... j'aurais volé je crois pour qu'il ne manque de rien / oh ! c'est que c'est peut-être ma plus grande vertu que l'amour maternel / mes enfants sont tout pour moi, toutes mes inquiétudes, mes tourmens pour l'avenir ne sont que pour eux / c'est pour eux seul que je vous écris si longuement mes tribulations / ce n'est ni pour moi ni pour mon mari, pour moi mon existence est vouée au malheur / j'en ai fait le sacrifice, je puis de sans frois envisager, la misère bravé la faim, le froid, le mépris des riches / mais pour eux non je suis sans courage pour les voir souffrir, ou plutôt je n'ai d'énergie que pour les défendre du malheur /

voila ce que je suis voila ce que j'ai souffert pendant cinq ans c'est a mr dupont que je dois d'avoir revue paris cest lui qui ma donner un lit pour me coucher l'argent pour vivre, car ma sante cest détruite jai tombé malade, j'ai été trois mois dans un hospice pour des douleurs et je pouvai bien peu travailler / cest lui qui ma empeché de mourir ainsi que mon cher enfant... vous voyez monsieur que j'ai bien souffert et j'abrège encore de moitié ce récrit, si j'ai fait une grande sottise de me marier je l'ai cruellement expier par mes souffrances et si jetais hors de peine encore !!! enfin mon mari sortie de prison au mois de novembre 1837 je n'avais rien a lui reproché que son imprudence quil avais cruellement payer, mais moi plus encore, il m'engagea a venir a melun y demeurer / le maître serurier pour lequel il travaillait en prison il avait gagné son estime et celle de tous les chefs de la maison de détention par sa bonne conduite il l'engageat chez lui a raison de quatre francs par jours et depuis ce temps il y est toujours / il a gagné l'estime l'estime générale on le cite comme un modèle de bonne conduite et bon père bon voisin / nous vivons tranquille jamais il ne sort sans nous, mais nous ne sommes pas heureux car depuis près de six ans voila a peine un an que je commence a bien me porté / deux couches très douloureuse deux enfans que j'ai nourri de mon lait, la perte que je fais de l'un deux / tout cela joint a tout ce que j'ai souffert pendant cinq ans avait detruit ma santé de sorte que les medecins, l' (-?-) joint au peu de travail que j'ai pu faire nous a mis en arriere / il a fallut en nous remettant ensemble contracter des dettes pour nous habiller tous / et mon gustave use beaucoup de sorte qu'une dette n'est pas acquitter quil faut en contracter une autre / car c'est bien peu quant il faut tout prendre sur quatre franc pour entretenir quatre personne se nourrir se chauffer l'hiver payer son loyer / je puis faire bien peu d'ouvrage malgré mon talent et ma bonne volonté car mon ménage et mon petit albert qui na que 19 mois absorbe presque tout mon temps / nous devons beaucoup pour notre position au moins quatre cents francs !!!...

mais cela ne serait rien si nous étions jeunes encore mais mon mari a 48 ans passés et quoi- quil soit encore fort et vigoureux pour son age sa vue faiblit beaucoup il est par consequent plus long a travailler parcequil a le coup d'œil moins sur alors que fera-t-il lorsqu'il ne pourra plus faire son état ? comment suppléer a son gain ? pour elever nos enfans car ce nest que pour eux que nous sommes inquiets, sil n y avait que nous ce serai bientôt fait si je n'avais pas eu d'enfans il y a longtemps que j'aurais mis un terme a mes maux mais ma vie ne m'appartiens pas... je dois vivre pour eux... j'ai donné a mon gustave le plus déducation quil ma été possible / bien jeune a l'age de quatre ans il savait lire car j'avais peur de mourir et je me disais le pauvre petit ne saura peut-être jamais ce que je pourrai lui apprendre / j'ai forcé ses dispositions naturelles ce que je n'aurai pas fait dans un cas différent / cet enfant est doué d'une grande facilité d'un esprit vif d'une mémoire heureuse mais il est turbulent et d'une legereté de caractère qui me tourmente / il a déjà treize ans il lit bien écrit très bien lorsqu'il leveux a (-?-) d'histoire et de géographie / a son ecole cest toujours lui qui remporte les 1^{ers} prix / il en eut 7 l'année passée mais il lui faudra un ou deux ans de collège avant de lui faire apprendre un etat car il n'est pas grand pour son age / mais cela est au dessus de nos moyens jusqu'à présent. Monsieur je vous ai raconté mes peines mes tourmens mes malheurs dans le but de vous interresser a mes chers petits enfans / je vous ai peint notre position telle quele est / nous ne sommes pas précisément dans la misère / nous vivons en travaillant privé de tous plaisirs mais n'en désirant aucun, le seul que nous nous permettons le dimanche c es la lecture et la promenade dans les bois avec nos enfans / car nous vivons comme de vrais parias ne frequentant personne, car ceux qui ferai bien société avec nous, nous n'en voudrions pas / bien au-dessus d'eux par les sentimens et l'éducation nous ne pourrions nous plaire a leur conversation triviale / d'autre ne voudraient peut-être pas à cause de la position de mon mari ou notre pauvreté qui ne nous permet aucune

dépense / et nous sommes trop fiers pour rechercher des gens qui auraient l'air de nous faire une faveur soit en nous recevant, soit en venant chez nous... Nous savons nous suffire a nous-même / jamais nous ne nous ennuyons ensemble entourés de notre petite famille / et si nous ne devons rien et que nous ne soyons pas inquiets et tourmentés par l'avenir nous serions heureux, mais pas un jour ne ce passe sans que desplantes ne me dise / femme ma vue baisse que deviendron-nous ? que ferai-je ? pour gagner ma vie lorsque je ne pourrai plus travailler / ah si nous ne devons rien !! si j'avais un peu d'argent pour entreprendre un petit commerce, nous serions sauver... mais ou en trouver ? qui nous en prêterait ?... mon dieu qui donc ?... personne ma fille que deviendrons nos enfans / eh bien monsieur voila pourquoi il m'est venue dans l'esprit de vous écrire je me suis dit que d'après les beaux sentiments que vous exprimer si bien vous devez m'être en pratique vos belles théories / qu'ainsi que Rodolphe⁶ vous serez un sauveur un génie tutélaire pour nous / voila le service que je voudrai qu'on me rendit / si vous le vouliez bien vous me feriez avoir chez votre editeur de quoi remonter un cabinet de lecture, et du temps pour le payer petit-a-petit / puis si j'avais quatre cent francs comptant je tiendrais de l'autre côté de la boutique des robes de femmes et d'enfans toutes faites des chemise camisolle etc / voila pour moccuper moi ; puis mon mari continuera de travailler dans son état tant qu'il le pourrai puis lorsqu'il ne pourrai plus, il ouvrira une petite boutique ou il vendra des pommes de terre frites et tout espece de friture, il n'y en a pas a melun, vous voyez que nous mettons toute fierté de coté et que pourvu que nous gagnions notre vie honnetement c'est tout ce que je demande en travaillant pouvoir élever nos enfans, leur donner de l'education et un bon état et je me trouverai heureuse qu'ils passent un jour pour des hommes honnêtes et probes qu'ils évitent le triste sort de leur père, voila ce que je demande a dieu voila le sort que je redoute pour eux ce qui trouble ma vie me donne d'affreux rêves ! voila ce qui me dicte cette lettre ce qui me fait vous supplier a mains jointes de ne pas rejeter ma prière / si je vous ait ainsi fait l'histoire de ma vie cest que j'ai crains que vous me prissiez pour une aventureuse qui cherche a vous dupé / d'ailleur venez a melun informez vous de nous sans cependant dire ce que je vous écris on vous dira sans doute la position de mon mari car ici tout le monde la connais... mais on vous parlera aussi de sa bonne conduite / on vous dira que nous ne sommes pas dans la misère précisément / cependant il est possible qu'on vous dise que nous devons mais on vous dira cest a l'epicier au boulanger au md⁷ de toiles de nouveautés / et on ne vous dira point que je suis une coquette que je me ruine en toilette couteuse ni que mon mari va au cabaret / ehlas je suis maintenant simple et plus que simple / que je sois propre c'est maintenant tout ce que je demande / on aura bien de la peine a reconnaitre en moi la fille qui c'est mariée en avril 1829 / le malheur a fait chez moi des ravages effrayans que le temps seul n'eut pu faire / pâle maigre les cheveux presque blancs voila mon portrai actuel et pourtant jetais joli du moins on me l'a dit / mais tout cela et la moindre de mes peines et si je me croyais a même de sortir mes enfans de la misère pouvoir leur donner de l'éducation je prendrai très philosophiquement mes changemens de figure / car que mon mari et mes enfans m'aime et me trouve bonne mère et fidele épouse cest tout ce que je désire / voyez monsieur si vous me ravirez ma dernière esperance si vous daignerez me tendre une main secourable etre notre providence notre dieu ou du moins en remplir le saint ministère / peut-être est-ce dieu qui m'a inspirer de vous écrire de vous supplier de venir a mon secours, ce n'est pas une aumone que je demande

6. Il s'agit du héros des *Mystères de Paris*. Prince philanthrope, il arpente Paris déguisé en ouvrier à la recherche d'infortunés vertueux qu'il pourrait secrètement soulager.

7. «md»: abréviation pour «marchand».

monsieur, cest un prêt, avec un temps assez long pour pouvoir vous rembourser petit a petit car j'avoue que je serai longtemps a pouvoir payer / eh bien monsieur voulez vous risqués cette somme car si le malheur sacharnai après nous... nous ne possédons nulle valeur a vous laisser en (-?-)... sondé votre cœur / c'est le bonheur d'une famille que vous ferez / cest les enfans d'un malheureux... que vous garantirai du sort de leur père / jusqu'à ce jour mon fils na aucune inclination vicieuse il n'est que vif turbulent joueur enfin les défauts de son âge et que le temps corrige, l'autre est si jeune qu'on ne peu savoir ce quil sera / ils sont jolies mes enfans figure distingués yeux spirituels... mais comme memporte mon amour de mère !!! je me tais... j'attendrais votre decision comme un crimme attend sa grace / vous parler de ma reconnaissance... vous devez vous la figuré si vous comprenez mon caractère / votre récompense sera d'abord dans votre bienfaits / ensuite je vous lait dit je vous écriré mon histoire avec détail, ainsi que celle de mon mari, il pourrai vous donner de précieuses nottes des bagnes et des prisons / je vous l'assure qu'ecris par vous tout cela ferait un livre d'autant plus interr[ess]ant quil serait entierement vrai / enfin monsieur cest plus que la vie que je vous demande puisque pour moi l'avenir de mes enfans c est mon bonheur si j'ai l'espoir qu'ils seront heureux / mais je mappercois que je repete toujours la même chose / hélas pardonnez moi mais cest mon idée fixe je ne sors pas de la se ratachent mon bonheur mes espérances / je ne désire une honnete aisance que pour eux / je finis cette lettre bien trop longue si elle ne reusit point a vous donner de désir de sauver mes chers petits enfans mon but sera manqué / que n'ai-je votre sublime éloquence / mon dieu mon dieu je tremble de ne pas vous faire partager mes craintes... je ne connais nullement votre adresse⁸... apprésent je me suis donner tant de peine si ce paquet ne vous parvenait pas... oh Monsieur répondez moi le plutot possible que je sache mon sort car l'attente est terrible pour les malheureux surtout lorsque cest un motif comme le mien adieu Monsieur... j'attends et j'espère !! je vous salue

j'ai l'honneur de vous saluer
femmes Desplantes

rue notre dame 2 a melun
ile saint Etienne
melun

8. Cette lettre est effectivement adressée à
«monsieur Eugène Sue
auteur des Mistères de Paris
Mathilde etc...
Paris»

La très grande majorité des lecteurs de Sue ignorait son adresse, mais la poste a rempli son office.